Mon frère

Jamaica Kincaid



Éditions de l'Olivier

Mon frère

JAMAICA KINCAID

Mon frère

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TITRE ORIGINAL
My Brother

ISBN 978.2.8236.2302.4

© Jamaica Kincaid, 1997
© Éditions de l'Olivier, 2000
© Éditions de l'Olivier, 2024 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ian (« Sandy ») Frazier



Quand j'ai revu mon frère après très longtemps, il était couché dans un lit du Holberton Hospital, dans la salle Gweneth O'Reilly, et on le disait mourant du sida. Il n'était pas né dans cet hôpital. Des quatre enfants de ma mère, il était le seul né à la maison. Je me rappelle sa naissance. J'avais treize ans. Nous venions de finir notre dîner, dîner de poisson bouilli et de tartines beurrées, et ma mère m'a envoyée chercher la sage-femme, une certaine Nurse Stevens, qui habitait au coin des rues Nevis et Church. C'était une femme imposante ; les deux moitiés de son derrière montaient et descendaient en roulant à chaque pas qu'elle faisait, et elle marchait très lentement. Quand je suis arrivée pour lui dire que ma mère voulait qu'elle vienne aider à la naissance de mon frère, elle était sur le point de finir son propre dîner et dit qu'elle viendrait quand elle aurait terminé. Mon frère est né au milieu de la nuit du 5 mai 1962. La couleur de sa peau quand il est né était d'un jaune rougeâtre. Je ne sais pas combien il

pesait car on ne l'a pas pesé au moment de sa naissance. Cette nuit-là, bien sûr, nos habitudes furent bouleversées : d'habitude mes deux autres frères et moi allions nous coucher, notre père faisait une promenade jusqu'à un pont, près du terrain de jeu – promenade recommandée par son médecin pour son mauvais système digestif et pour son mauvais cœur –, le noir épais de la nuit sans réverbères tombait, notre père rentrait de sa promenade, un chien aboyait au bruit de ses pas, la porte s'ouvrait et se refermait à clé derrière lui, ses fausses dents tintaient quand il les plaçait dans un verre d'eau, il ronflait et puis c'était l'arrivée du petit matin. On nous a envoyés chez des voisins. Je ne me rappelle pas exactement chez qui mes autres frères ont été envoyés. Je suis allée chez une amie de ma mère, femme dont la fille de six ans tomba malade pas si longtemps après la nuit de la naissance de mon frère et mourut dans les bras de ma mère sur le chemin de la maison du médecin, exhalant son dernier soupir pendant qu'elles traversaient ce même pont jusqu'auquel mon père marchait chaque soir. Cela a été la première personne à mourir dans les bras de ma mère ; peu de temps après, une femme qui habitait en face de chez nous dans la rue, miss Charlotte, c'était son nom, est morte dans les bras de ma mère pendant que ma mère essayait de la réconforter un peu de la souffrance d'une crise cardiaque qu'elle venait de faire.

J'ai entendu mon frère crier son premier cri et

puis on a un peu discuté de ce qu'il fallait faire de son placenta, mais je ne sais pas aujourd'hui ce qu'on a décidé d'en faire en totalité ; je sais seulement qu'un petit morceau en fut séché et épinglé à l'intérieur de ses habits comme talisman pour le protéger des mauvais esprits. Il a été placé dans une chemise que ma mère avait faite, mais parce qu'elle avait deux autres petits enfants, mes autres frères, l'un qui avait presque quatre ans, l'autre presque deux ans, elle n'avait pas pu accorder à sa chemise de coton le luxe d'attentions coutumier, broderies et lavages appropriés du tissu ; les chemises qu'il a portées étaient toutes simples. On l'a enveloppé d'un lange et placé près d'elle et tous deux se sont endormis. Le lendemain même, pendant qu'ils dormaient tous les deux, lui blotti dans la chaleur du corps de sa mère, une armée de fourmis rouges est entrée par la fenêtre et l'a attaqué. Ma mère a entendu son enfant crier et quand elle s'est éveillée, elle l'a trouvé couvert de fourmis rouges. S'il avait été seul, on croit qu'elles l'auraient tué. C'est un incident dont personne n'a jamais parlé à mon frère, un incident que tout le monde dans ma famille a oublié, excepté moi. Un jour pendant sa maladie, alors que ma mère et moi étions debout près de lui à le regarder – il dormait et ne savait donc pas que nous le faisions –, j'ai rappelé à ma mère que les fourmis avaient failli le dévorer et elle m'a regardée, les yeux étrécis par le soupçon, et elle a dit : « La mémoire que tu

as ! » – peut-être est-ce ce qui lui déplaît le plus chez moi. Mais je me demandais seulement s'il y avait une signification à ce que de petites choses rouges aient failli le tuer de l'extérieur, peu après sa naissance, et que maintenant de petites choses le tuaient de l'intérieur ; je ne crois pas qu'il y ait une signification, ce n'est que le genre de choses qui viennent naturellement à un esprit comme le mien.

Ce jeudi soir où j'ai eu des nouvelles de mon frère au téléphone par une amie de ma mère parce que, à ce moment-là, ma mère et moi étions dans une période où nous ne nous parlions pas (et ce fait de ne pas nous parler a sa vie propre, comme un organisme inconnu, les règles par lesquelles il survit, nul n'a su encore les déchiffrer ; ma mère et moi ne savons jamais quand nous cesserons de nous parler et nous ne savons jamais quand nous recommencerons), j'étais chez moi dans le Vermont, absorbée par le bien-être de mes enfants, absorbée par le bien-être de mon mari, absorbée par mon bien-être propre. Quand j'ai parlé avec cette amie de ma mère, elle a dit que mon frère avait quelque chose et qu'il faudrait que j'appelle ma mère pour savoir ce que c'était. J'ai dit : Qu'est-ce qu'il a ? Elle a dit : Appelle ta mère. Je l'ai interrogée, avec ces mots-là exactement, à trois reprises, et à trois reprises elle a répondu de la même façon. Et alors j'ai dit : Il a le sida ; et elle a dit : Oui.

Si elle avait dit qu'il avait eu un terrible accident de voiture, ou si elle avait dit qu'il avait été soudain

frappé d'un cancer mortel, j'aurais été surprise, car il ne conduisait pas – je le savais. Qu'est-ce qui cause un cancer mortel ? Cela, je ne le sais pas. Mais il menait une vie dont on dit qu'elle est typique de ceux qui contractent le virus qui cause le sida : il prenait des drogues (j'étais sûre seulement de la marijuana et de la cocaïne) et il avait de nombreux partenaires sexuels (à ma connaissance seulement des femmes). Il était négligent ; je ne peux l'imaginer prenant le temps d'acheter ou d'utiliser un préservatif. C'est un jugement rapide, parce que je ne connais pas très bien mes frères, mais je suis à peu près sûre qu'un préservatif n'est pas le genre de choses qu'il aurait pris la peine d'utiliser. Un jour, voilà quelques années, quand j'étais en visite dans ma famille – c'est-à-dire, la famille dans laquelle j'ai grandi –, assise sur son lit dans la maison qu'il habitait seul, maison qui était à deux longueurs de bras de la maison de notre mère, où elle logeait avec un autre fils, adulte, je lui dis de mettre un préservatif quand il couchait avec quelqu'un, je lui dis de se protéger du virus VIH et il me rit au nez, disant qu'il ne se procurerait jamais une telle bêtise (« Oufou ! moi péké jamé pren'cochonnerie la ça »). Mais il est vrai qu'il me considérait peut-être comme une personne ridicule. J'avais vécu loin de chez moi depuis si longtemps que j'avais cessé de comprendre facilement le genre d'anglais qu'il parlait et je devais toujours le faire répéter et j'avais cessé de parler le

genre d'anglais qu'il parlait et, quand je lui disais quoi que ce soit, il me regardait et parfois m'éclatait de rire au nez. Ki jen ou ka palé la, disait-il. Et puis encore, je n'étais pas grosse, il s'était attendu, ne m'ayant pas vue depuis vingt ans, à ce que je sois grosse. La plupart des femmes de chez nous deviennent grosses au bout d'un moment, c'est la mode d'être une grosse femme.

Quand j'ai vu mon frère couché dans le lit d'hôpital, mourant de cette maladie, il avait les yeux fermés, il était endormi (ou dans un état du même genre que le sommeil, parce que le sommeil, état normal et parfaitement sain, ne pouvait être ce qu'il connaissait étendu là, mourant) ; ses mains reposaient sur sa poitrine, l'une par-dessus l'autre, juste sous le menton, dans cette pose pieuse des morts, mais il n'était pas mort à ce moment-là. Sa peau était d'un noir profond, je l'ai remarqué, et j'ai pensé que je le remarquais peut-être parce que je vis en un lieu où nul ne possède son teint, excepté moi, et je ne possède pas réellement son teint, je ne possède son teint qu'au sens de la race. Mais plusieurs jours plus tard, ma mère me dit : Il est devenu si noir, la maladie l'a rendu si noir (elle me dit cela dans ce genre d'anglais, elle fait un effort pour parler ce genre d'anglé la ça qui est désormais celui que je comprends immédiatement). Ses lèvres étaient écarlates et couvertes de petites plaies qui avaient une croûte dorée. Quand il a ouvert les yeux et m'a vue, il a fait ce bruit-là,

le tchip (on le fait en serrant les dents tout en avançant les deux lèvres pour aspirer l'air avec force, tout cela à la fois). Il a dit qu'il ne croyait pas que je viendrais le voir (« Yo di moi ou té ké veni mais moi pa compren'ça té vré »).

Au moment où le coup de téléphone est venu m'apprendre la maladie de mon frère, au nombre des conforts et des luxes multiples dont je jouissais, il y avait la lecture d'un livre, *L'Éducation d'un jardinier*, écrit par un dénommé Russell Page. J'étais en train de décider que, jardinier concevant des jardins pour autrui, il avait la personnalité du domestique, pas la personnalité de l'artiste, que sa prose était maniérée, sage, timide ; alors que le livre m'ennuyait, j'en continuerais la lecture parce qu'il offrait un intéressant contraste avec certains autres jardiniers dont j'adorais les écrits. (Je ne pensais tout cela qu'avant la sonnerie du téléphone. J'adore maintenant *L'Éducation d'un jardinier* et je me fais d'avance une joie de le relire.) Et donc quand le téléphone a sonné j'ai posé ce livre pour répondre et j'ai appris pour mon frère.

La fois suivante où j'ai ouvert ce livre j'étais assise sur la pelouse devant la salle Gweneth O'Reilly et mon frère était assis dans un fauteuil à côté de moi. C'était plusieurs jours plus tard. Il pouvait à peine marcher, il pouvait à peine se redresser sur son siège, il était comme un vieux. La marche de son lit jusqu'à la pelouse l'avait épuisé. Nous avions sous les yeux un paysage ordinaire d'Antigua. On

y avait planté des saules, planté, je le soupçonne, voilà longtemps, quand Antigua était encore une colonie et que le gouvernement colonial était responsable de la marche de l'hôpital. Ce ne fut jamais un très bon hôpital mais c'est un hôpital épouvantable maintenant et seuls les gens qui n'ont pas les moyens de s'offrir autre chose en sont les patients. Près des saules, il y avait un vieux flamboyant à moitié mort ; il avait besoin d'être taillé et nourri. Il y avait une vieille bâtisse de traviole à quelque distance, et le reste du paysage était envahi par les cassiers. Et quand j'ai repris ce livre, *L'Éducation d'un jardinier*, j'ai regardé mon frère, car il était jardinier lui aussi, et je me suis demandé si sa vie avait pris un certain tour, s'il avait fait que sa vie prenne un tour différent, aurait-il pu écrire un livre portant un tel titre ? Derrière la petite maison qu'il habitait dans la cour de notre mère, il avait planté un bananier, un citronnier, divers légumes, divers buissons non fleuris. Quand j'ai vu pour la première fois son petit jardin derrière sa petite maison, j'en ai été effarée et je lui ai demandé s'il avait tout fait lui-même et il avait répondu : Bien sûr (« Ka ou compren' ! »). Je sais maintenant que c'est de notre mère que nous, lui et moi, tenons cet amour des plantes. Déjà au moment où lui et moi étions assis sur la pelouse, notre mère faisait pousser sur un treillage qu'elle avait confectionné à l'aide d'un vieux sommier de fer et de vieux morceaux de tôle ondulée une passiflore et sa croissance voluptueuse

était impressionnante parce qu'il n'est pas facile de cultiver la passiflore à Antigua. Elle produisait des fruits en telle abondance que ma mère devait en donner une partie, il y en avait plus qu'elle n'en avait l'usage. Ce talent qu'elle a de faire pousser des choses m'est très familier ; quand j'étais enfant, à l'endroit même où la maison de mon frère se trouve maintenant, elle cultivait toutes sortes de légumes et d'herbes. Les fourmis rouges qui l'avaient attaqué quand il avait moins d'un jour étaient passées par des okras qu'elle avait plantés trop près de la maison ; des buissons d'okras, les fourmis rouges avaient gagné une fenêtre puis le lit dans lequel il était couché avec ma mère. Après avoir tué toutes les fourmis rouges qui avaient attaqué son enfant, elle était sortie et sous l'emprise d'une grande colère avait arraché les okras, racines et tout, et les avait jetés.

Je comprends seulement maintenant pourquoi les gens mentent sur leur passé, pourquoi ils disent qu'ils sont une chose autre que la chose qu'ils sont réellement, pourquoi ils s'inventent un être qui ne présente aucune ressemblance avec qui ils sont réellement, pourquoi qui que ce soit voudrait avoir le sentiment de n'être de nulle part, de ne venir de personne, d'être tombé du ciel, voilà tout, complet.

Car un jour que ma mère et moi étions derrière sa maison et qu'elle se plaignait, mais sans le savoir, de la grande dépendance de l'un ou l'autre

de ses enfants vis-à-vis d'elle, sans s'aviser qu'elle faisait cela tout le temps, dire à chacun d'entre nous du mal des autres derrière leur dos, j'ai remarqué que le citronnier que mon frère malade avait planté n'était plus là et je m'en suis enquise et elle a dit d'un air tout à fait détaché : Oh, nous l'avons coupé pour faire de la place pour la pièce supplémentaire. Et cela m'a fait baisser les yeux sur mes pieds immédiatement, involontairement, cela m'a peinée de l'entendre le dire, comme m'a peinée sa façon de le dire, j'en ai éprouvé de la honte. Ce citronnier aurait été une des choses qu'il laissait de sa vie. Rien n'est venu de lui ; pas d'œuvre, pas d'enfant, pas d'amour pour quelqu'un d'autre. Il avait eu un emploi autrefois, quelque chose dans le service des travaux publics, mais il répliquait trop – il avait la dent dure quand on le contrariait, disait ma mère – et un jour, lors d'une discussion avec son supérieur, il avait dit quelque chose de grossier (« I jurié manman yo ») et s'était fait renvoyer. Quelqu'un m'a dit qu'il avait gagné beaucoup d'argent à l'époque. Il en avait donné beaucoup à ma mère afin qu'elle l'économise pour lui mais après avoir perdu son travail il lui en demandait souvent jusqu'au jour où pour finir il n'en était plus rien resté et quand il tomba malade il était indigent, sans soutien financier d'aucune sorte. Cela ne semblait pas l'inquiéter ; je n'aurais pu dire si cela avait une quelconque signification. Quand son père, le mari de ma mère, mourut, il